

Anatomie d'un presque plan-séquence
(à propos de l'avant-dernier plan du dernier épisode de la saison 2 de *The Leftovers*)
Claire Cornillon
(Journée d'études à Rennes sur *The Leftovers*, 2016)

Je vous propose aujourd'hui d'essayer de commenter l'avant-dernier plan de la saison 2. Presque toutes les réactions que j'ai pu voir à propos de cette séquence et les commentaires sur internet, vont dans le sens d'une interprétation de cette scène comme un happy end, au point que beaucoup disent qu'il ne peut pas y avoir de saison 3 puisque nous avons notre happy end, la réconciliation. Or il me semble que cette scène est tout sauf un happy end et qu'il y a quelque chose de profondément dérangeant dans cette fin, qui, à mon avis, augure très mal pour les personnages pour la saison 3. C'est évidemment une hypothèse d'interprétation puisque nous n'avons pas encore l'après. Peut-être que je me trompe complètement. Cela dit, je vous présente quand même cette hypothèse parce que, même s'il elle se révélait fautive, les enjeux que j'aimerais souligner aujourd'hui, sont de tout façon, me semble-t-il, incontournables dans la série. Et même si la réponse qui est donnée n'est pas celle que je vais vous présenter, la question en revanche me semble indéniable. Il s'agit de la question de la continuité et de la discontinuité, du raccord, du lien. Et c'est pour ça évidemment que cette figure d'un plan-séquence avorté est cruciale.

Le contexte de la scène est important : tout commence par une chanson que nous avons entendu plusieurs fois : la version instrumentale de « Where is my mind ? » Cette chanson renvoie à une question cruciale, en particulier pour Kevin. Est-il en train de devenir fou ? Son père est-il fou ? D'autre part, on a un effet de boucle, puisqu'on revient avec Kevin et John devant leur maison et ils se saluent comme dans le premier épisode. Ce n'est pas anodin parce que cela replace les deux personnages dans la continuité de tout ce qu'ils ont représenté l'un par rapport à l'autre dans la saison. Ces deux familles en miroir : John rentre chez lui avant le tremblement de terre, dans une maison où la lumière est allumée, alors que Kevin va rentrer dans une maison éteinte après le tremblement de terre qui l'empêche momentanément d'avancer. Nous avons donc un sentiment de rupture, de danger à nouveau (il y a d'ailleurs quelque chose d'apocalyptique dans les deux fins de saisons). Ainsi les signes qui s'accumulent avant cette scène finale ne sont pas engageants.

Le plan qui nous intéresse (lorsque Kevin entre dans sa maison), est un panoramique qui dresse une continuité entre l'intérieur et l'extérieur puisqu'il commence alors que Kevin est encore dehors et ouvre la porte. La caméra est, elle, à l'intérieur, ce qui nous empêche dans un premier temps de voir ce que voit Kevin mais qui donne l'impression d'un accueil. Nous habitons la maison et nous accueillons Kevin. La musique commence et il s'agit de l'un des thèmes récurrents de la série, ce qui instaure une continuité émotionnelle, et qui rappelle la détresse des personnages ainsi que tout ce qu'ils ont enduré. La caméra, au lieu de nous montrer directement la pièce, entame un mouvement circulaire continu qui va révéler successivement la présence de chacun des personnages : Jill, Laurie, Matt et sa femme, Tom et Lily et enfin Nora.

Le fait que ce soit un seul plan donne l'impression de la continuité : Kevin a retrouvé sa famille. Nora lui dit : « You're home ». Mais le plan-séquence aurait pu continuer. On aurait pu achever le cercle et revenir à Kevin. Or le plan est avorté, il se termine avec un cut et un contre-champ. On revient directement, dans un autre plan, sur Kevin. Il n'y a pas de cercle. Mon idée est que ce plan illustre le désir apparent de Kevin de faire partie de cette famille, d'avoir des liens mais démontre son incapacité profonde, en réalité, à en faire partie. Je ne dis pas que cette scène est fautive, même si, compte tenu de la série, c'est une possibilité. Je dirais plutôt que même si Kevin a vraiment retrouvé sa famille, tout nous suggère que cela ne va pas le rendre heureux. En effet, la scène est à la fois très iconique, très parfaite, et présente pourtant une imperfection dans la construction de cette image, qui vient la dénoncer comme image et qui nous dit qu'il faut s'en méfier.

La famille est rassemblée de manière irréaliste : tout le monde est disposé en cercle dans la pièce, comme s'ils attendaient Kevin. On ne sait pas comment ils sont arrivés là. Pour certains, c'est peu étonnant, pour d'autres, c'est plus compliqué. Qu'ils soient tous là, disposés comme sur un

tableau reste tout de même surprenant. Or, puisqu'il y a cette rupture à la fin du plan, il me semble que cela induit une menace sur cette cohésion. Au moment où on semble nous dire « ils sont réunis », tout nous montre qu'ils sont en réalité séparés. Lorsque j'ai vu cette scène pour la première fois, j'ai voulu y croire, parce que la série est tellement insoutenable dans la manière dont elle représente la place de l'homme dans l'univers et la relation entre les gens, que ces retrouvailles, me paraissaient nécessaires à moi spectatrice en tant qu'être humain pour que je puisse continuer à supporter la série. Or force est de constater que j'ai senti que quelque chose n'allait pas et il me semble que malheureusement pour Kevin, et pour nous spectateurs, cela ne peut pas vraiment bien finir. Il y a quelque chose qui cloche. Si j'interprète ce plan ainsi, c'est parce qu'il me semble qu'il s'inscrit dans la lignée de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent.

De toute évidence, *The Leftovers* est une série de la discontinuité, tant au niveau microstructurel (en termes d'effets de montage) qu'au niveau macrostructurel. Kevin est à l'image de ces questionnements, du fait des blancs, des ellipses qu'il expérimente dans sa vie. Précisément, il vit sa vie dans une discontinuité dont il ne parvient pas à faire sens. Et ces blancs instaurent des ruptures narratives pour le spectateur extrêmement abruptes. On passe très souvent d'une scène à l'autre dans la série sans comprendre le lien, sans comprendre le contexte. D'autant que l'on joue avec le statut de l'image : rêve, souvenir, etc. L'épisode flashback dans la saison 1 constitue d'ailleurs un autre exemple de rupture. Cet épisode arrive tard - il s'agit du 9^e - et vient donc rompre la continuité chronologique, en donnant un aperçu du soubassement du réel que l'on connaît et qui vient travailler ce que l'on voit. Dans la saison 2, la structure générale devient encore plus complexe puisque la discontinuité n'est pas chronologique mais fondée sur un entrecroisement des points de vue.

La question esthétique que pose la série est celle du raccord, mais cette question du raccord est évidemment aussi existentielle. D'abord, parce que la série porte sur la disparition. Dans l'ouverture du pilote, la disparition du bébé se fait dans un plan-séquence car c'est précisément dans la continuité que se fait jour l'absence soudaine. Le bébé était là et, alors qu'il devrait encore être là, il ne l'est plus. La disparition fait rupture, en termes ontologiques, chronologiques, mais aussi logiques. C'est bien le problème du raccord qui émerge ici, l'absurdité de la perte. Il n'y a pas de rapport de cause/conséquence ou de logique qui puisse venir se superposer à la scène. Il y a juste le constat de ce vide inexplicable au sein de cette continuité.

La série joue en effet constamment sur la question du raccord, du lien, de la disparition, de la mort et de la possibilité de faire sens. C'est justement parce que l'on n'arrive pas à se représenter le moment de la disparition (la disparition dans la série, mais plus généralement la mort dans nos vies), parce qu'il relève d'un impensable, que la fiction va venir travailler cette impossibilité avec les moyens qui lui sont propres, c'est à dire sa fonction iconique, à travers les outils que sont le montage ou le cadrage. Par un montage abrupt fait d'irruption de souvenirs et de rêves qui déstabilise le spectateur, la série construit cette expérience radicale de la discontinuité.

De même dans le pilote, le cadrage est extrêmement frappant. Dans les scènes avec Kevin, quelque chose vient constamment faire irruption dans le cadre. Cette fois il s'agit d'une apparition plutôt que d'une disparition mais les deux sont liés car ce sont des scènes de mort : d'une part la balle du tueur de chien qui apparaît hors cadre sans que l'on s'y attende, puis le cerf qui vient heurter la voiture plus tard dans l'épisode. Ici c'est la continuité, invisible parce que notre point de vue est limité, qui vient faire rupture. Il y a, à mon avis, dans cette dialectique entre rupture et continuité et ces jeux sur le cadre et le montage, toutes les questions que posent la série en termes existentiels et philosophiques.

C'est pour cela que la disparition dans la série n'est pas une énigme. L'ellipse qui suit l'ouverture de la série, montre qu'il ne s'agira pas de trouver une explication, comme l'ont montré Pacôme Thiellement et Sarah Hatchuel. L'enjeu est ailleurs : la disparition est un mystère (« Let the mystery Be » dit le générique de la seconde saison). C'est même l'un des mystères les plus grands de l'univers, celui précisément de la mort. La disparition est donc un fait. Ce n'est pas cela qu'il va falloir interroger mais bien la manière de faire face à ce fait. Comment continuer ? C'est-à-dire

instaurer une continuité face à la rupture. Mais le « sudden departure » n'est qu'une radicalisation de l'expérience de tout un chacun. Des milliers de gens meurent tous les jours et il n'y a pas d'explication ou de justification possible. Dire que « The sudden departure » constitue la fin du monde est donc déjà se situer dans un rapport non empathique. Il est vrai qu'en revanche les corps de ces morts sont là, c'est leur vie qui disparaît. Mais leur vie, il n'est pas possible de la voir. Comment donc rendre iconique ce fait de la disparition ? En faisant disparaître les corps. C'est ce qui se passe dans *The Leftovers*. Dans les deux cas, il y a une rupture fondamentale et une impossibilité de faire sens de cette rupture.

La question du raccord se pose au sens où l'on nous propose quelque chose qui peut être interprété de deux façons : soit, il y a un cadre, un en-deçà de l'image, une transcendance qui fait sens de la discontinuité - mais alors nous n'y avons pas accès -, soit, si l'on perçoit cette discontinuité, c'est précisément parce qu'il n'y a pas de transcendance et que l'on est simplement dans une présomption de pertinence. En effet, en tant qu'humain, nous cherchons nécessairement du sens. Pour l'instant, la série n'a pas tranché. Mais j'ai l'impression que dans *The Leftovers*, nous sommes dans le monde du mal, au sens où, s'il y a un cadre, il s'agit d'un faux cadre qui veut nous écraser et nous faire souffrir. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas autre chose, mais, pour l'instant, cet autre chose n'est pas accessible. Tout ce qui relève du surnaturel est à mon avis dans *The Leftovers* un signe du mal : parce qu'il s'agit de surnaturel, les personnages s'y accrochent et pensent que c'est ce qui nous indique la direction, mais en réalité, c'est tout le contraire. Au lieu de faire face à qui nous dépasse au moyen de ce qui nous définit - l'humain et l'empathie -, les personnages vont choisir la violence et la solitude. Il s'agit donc de l'inverse de ce qui se passe dans *Lost*.

Très rapidement, dès le pilote, la question du raccord va être formulée par rapport à la question du lien entre les individus. On retrouve évidemment ici la problématique du plan qui nous intéresse. Ce qui est frappant dans *The Leftovers*, c'est la distance qui sépare les personnages l'un de l'autre. Au début de la série, dans la scène avec Meg et son fiancé, les deux personnages sont à des années lumières l'un de l'autre. Ils sont entièrement enfermés chacun dans leur existence. Leurs points de vue ne sont pas englobants et ne se recoupent pas. Il y a une fragmentation des points de vue dans *The Leftovers*, qui structure d'ailleurs les saisons, en particulier la seconde, puisqu'elle commence avec le même jour vécu par un groupe de personnages différents à chaque épisode. Mais ces points de vue sont exclusifs et incompris par les autres. Ils ne communiquent pas, ils cherchent peu à se comprendre. Chacun est enfermé dans sa bulle. D'ailleurs, comme l'expliquent Sarah Hatchuel et Pacôme Thiellement, les trois pôles de *Lost* - Remember, Let go et Move on - ne sont pas ici réunis mais séparés entre différents personnages. Or, il faut justement en revenir à *Lost* : la seule manière d'affronter le monde, la souffrance et la mort, est l'amour et l'empathie. L'empathie est cette capacité à ressentir avec or il n'y a pas ce partage dans *The Leftovers* (à part évidemment dans le cas de Matt qui est même tellement dans l'empathie qu'il occupe une posture sacrificielle mais je reviendrai là dessus). De manière générale, les personnages sont incapables d'intégrer l'autre dans leur propre vie, de créer du lien. Il y a des personnages qui représentent particulièrement cela : Laurie, qui est dans l'égoïsme le plus total et va même jusqu'à instrumentaliser son fils, ou jusqu'à renverser des Guilty remnants avec sa voiture, alors qu'elle prétend aider les gens. Et Meg bien sûr. Mais aussi Kevin. Ce n'est pas étonnant que Tom lise l'étranger dans le tout premier épisode de la saison 1 : la série est cette mise en scène de l'impossibilité pour ces personnages de faire sens à la fois du monde qui les entoure mais aussi des autres et de réellement comprendre et ressentir le point de vue des autres.

C'est pour cela que la série joue sur la décontextualisation et les points de vue, et notamment dans les pré-génériques. Ceux-ci sont utilisés comme une séquence à part, justement discontinuée, qu'il faut toujours recontextualiser. Un début d'épisode ne nous place jamais dans une position sûre, connue, mais toujours dans un inconnu qu'il va falloir s'approprier et qui va venir éclairer ce que l'on connaît déjà sous un autre angle. Il y a toujours un autre angle ; il y a toujours un avant ; il y a toujours un ailleurs ; et la fiction vient toujours densifier ce que l'on connaît.

Je pense, dans la saison 1, au pré-général sur la poupée qui sert à représenter Jésus dans la crèche mais il y a beaucoup d'autres exemples. Ce que montre aussi cette séquence, c'est précisément l'absence de prise de conscience de la connexion : tous ces éléments sont connectés sans que les personnages en aient conscience. Ils ne s'inscrivent pas dans un tout mais se pensent dans leur expérience limitée. On achète la poupée mais on ne pense pas à ceux qui l'ont fabriqué, et ceux qui la regardent dans la crèche ne pensent pas à la personne qui l'a achetée et posée là, etc. On ne pense pas à cette interconnexion, au lien, qui pourtant permet de contextualiser et de comprendre.

De même, ce voisin, que l'on salue sans faire attention sur le porche de sa maison, a sa propre histoire. On voit donc que cette question du lien est rattachée de manière très nette à notre expérience quotidienne du monde : *The Leftovers* nous parle clairement de nous et non pas d'un monde épique comme dans *Lost* où l'échelle était mondiale, où les survivants devaient apprendre à se connaître mais venaient de partout. Ici nous avons les mêmes problématiques, à l'échelle de la famille, du voisinage. Nous n'arrivons pas à nous comprendre entre voisins, voire même dans notre propre famille. Et nous n'arrivons même pas à nous comprendre nous-mêmes.

Ce qui fait que le plan final de la saison 2 est une réécriture inversée de la fin de *Lost*. Tous les personnages sont réunis mais non pas dans l'Église, mais dans la maison de Kevin (il n'y a donc pas de dépossession de soi) ; non pas dans la lumière mais dans le noir, - et on finira sur un écran noir- ; non pas dans les embrassades, le contact, le lien mais dans ce plan qui isole chacun puisque le panoramique les montre successivement et non pas réunis dans le cadre. Ils sont tous présents mais seuls, alors que tout l'enjeu de *Lost* était d'être ensemble. D'ailleurs, beaucoup de ces personnages ne pourraient pas coexister : par exemple, Laurie est là alors qu'elle est antagoniste avec presque chaque personne dans la pièce.

C'est pour cela que ce plan est finalement inquiétant. Vous allez me dire : mais c'est ce que Kevin souhaitait depuis le début de la série, ce qu'il n'a cessé de répéter. C'est même peut-être le vœu qu'il a fait à Wayne et que celui-ci a exaucé. Alors où est le problème ?

Là encore, je pense qu'il faut distinguer entre les apparences et la complexité du réel. Je crois que Kevin ne sait pas ce qu'il veut. Kevin subit un itinéraire de dégradation : au départ, il est dans l'empathie, en tant que chef de la police et essaie d'aider sa communauté. En revanche, au sein de sa famille, il est en échec. On le voit très bien dans le flashback de l'épisode 9. Kevin répète pendant les deux saisons qu'il veut retrouver sa famille mais, à la minute où il en retrouve une, au début de la saison 2, il ne le supporte pas. La problématique de Kevin est qu'il croit vouloir quelque chose parce que c'est ce qu'il est censé vouloir. Mais en fait ce n'est pas du tout ce qu'il veut et cela le rend violent. Il est très frappant de voir que, lorsque Kevin retrouve une nouvelle famille au début de la saison 2, on le retrouve immédiatement dans une scène qui est un remake de l'ouverture de la série. Kevin est à la laverie avec le bébé qui pleure, puis parle au téléphone dans sa voiture, stressé, dépassé par les événements, comme la jeune femme dont le bébé va disparaître. Or le bébé ne va pas disparaître dans cette scène, au contraire, puisque Kevin est en retard pour aller adopter Lily. Donc il poursuit cette logique alors même qu'elle le rend fou. Jill va lui dire plusieurs fois de ne pas gâcher ce qu'ils ont avec Nora parce qu'elle sent bien que son père va saboter d'une manière ou d'une autre leur relation. Cette vie de famille n'est pas ce que veut Kevin mais il s'acharne à dire qu'il le veut parce qu'il ne sait pas lui-même ce qu'il veut. Il est aliéné. Je pense que Kevin en réalité veut être un assassin international. C'est la vie qui lui correspond. C'est ce qu'il choisit immédiatement dans l'autre monde. Et cette vie est caractérisée de la manière suivante par Neil : « no wife, no kids, no responsibilities ». Ce plan final est la conséquence de ce qui vient avant et notamment de « International Assassin », qui joue comme une contre-révélation. Virgil rappelle Dante et la catabase, la descente aux Enfers. Lorsque le charon se suicide, on ne peut pas dire que cela soit un très bon signe. D'autre part, le rapport à l'eau et à la perte de l'identité rappelle le Léthé, le fleuve de l'oubli. Nous sommes ici dans le cinquième cercle des Enfers, celui de la colère. Or les coléreux sont immergés dans les eaux boueuses du Styx.

Ainsi, dans le plan final, il semble obtenir ce qu'il veut, puisque toute la famille, au sens large, est réunie dans sa maison, mais je pense que ce n'est pas ce qu'il veut et que donc cela ne peut que mal tourner. Il y a deux interprétations possibles de cela : une interprétation morale (il ne mérite

pas de retrouver sa famille parce qu'il n'est pas dans l'empathie), ou une interprétation plus existentielle, qui serait qu'il se trompe lui-même sur ce qu'il veut. Je pense qu'il y a beaucoup d'indices qui vont dans le sens de cette dernière interprétation dans la série.

Je crois que *The Leftovers* est une série sur le désespoir mais qui n'a rien d'énigmatique, puisque chacun peut très bien le comprendre quand il regarde autour de lui. La seule manière de s'en sortir, c'est de réintroduire du lien, de l'amour. Toute la série se situe dans la séquence d'ouverture de la saison 2 : elle montre par la continuité d'un même plan le passage de la préhistoire à l'époque contemporaine et nous dit qu'il y a un lien entre les deux. Ce lien, c'est le fait que l'humain a toujours été confronté à la mort, à la mort inexplicable et injustifiable. On assiste en effet à une suite de drames, mais la séquence se termine sur le fait qu'une autre femme va s'occuper du bébé. C'est à dire que la séquence se termine sur le lien et l'amour qui vient pallier d'une certaine manière à ce que la mort a détruit. Ce n'est pas un hasard si la continuité dans la série vient bien souvent de la musique, extrêmement pathétique, c'est à dire émotionnelle. La musique est ce qui insiste sur la nécessité de l'empathie, face aux personnages qui n'adoptent pas nécessairement cette attitude.

Les seuls personnages qui sont dans l'empathie et qui créent constamment du lien sont Matt et Wayne. Mais Matt est plus moine que prêtre : sa solution est individuelle mais il n'est pas vraiment possible de la subsumer sous un collectif. C'est la faiblesse de sa position. Et puis, il y a Wayne : Wayne représente l'empathie, mais il propose une solution qui n'a pas marché parce qu'elle est trop superficielle. Même si elle allait dans le bon sens, elle est immédiatement pervertie par Laurie. Bien sûr que le contact humain est efficace. Bien sûr que de dire à quelqu'un qu'on va embrasser sa souffrance est efficace. C'est la voie, mais ici ce n'est pas assez profond. Il s'agit de solutions qui ne sont pas viables. Qui s'occupe finalement de l'enfant de Wayne et de la femme de Matt ? Nora. Nora prend soin des gens mais comme si c'était son travail. D'ailleurs, lorsqu'elle écoute l'émission de radio et qu'elle entend la phrase : « la capacité qu'a votre femme d'aimer est brisée et ce n'est pas un enfant qui va changer quelque chose », elle regarde Lily.

Ainsi les personnages n'arrivent pas à s'accepter comme ils sont, à accepter les autres et à essayer de faire le chemin ensemble, c'est pour cela qu'ils souffrent autant et c'est pour cela que ce plan avorté à la fin de la saison est si signifiant. Parce qu'il renvoie à cet impossible raccord, à la victoire du mal. Je pense que *The Leftovers* est une série qui parle de notre expérience du monde contemporain à la fois sur un plan politique et métaphysique. Elle dit d'une part notre incapacité à penser l'être ensemble et à l'empathie, ce chacun pour soi d'une violence extrême que l'on observe constamment. Mais aussi, de manière paradoxale, elle nous dit que le fait de que ce même rapport non-empathique à l'autre, cette impossibilité du raccord, est aussi une soumission de tous à un système soutenu en réalité par chacun. Un système qui vient opprimer et aliéner. Ainsi, alors qu'on revendique officiellement que le but ultime est d' « être soi-même », quoi que cela puisse signifier, nous sommes finalement comme tout le monde. Et tant que nous nous intégrons à un système conservateur devenu transcendant, une idéologie confondue avec le réel, nous causons en réalité une souffrance immense. Et je crois que c'est en fait cela qui se joue avec le personnage de Kevin. C'est la raison pour laquelle il est si difficile de comprendre Kevin, parce qu'il est pris dans des paradoxes qu'il ne sait pas comment appréhender, si ce n'est par la colère et la violence. Alors qu'une conception plus fluide, plus ouverte, et en mouvement, dans l'acceptation de soi et des autres, nous libérerait de cette aliénation.